

Avis au lecteur

Ce n'est pas au lecteur solitaire et muet que nous adressons cet avis ; mais au lecteur, à haute voix, présidant un culte de famille ou d'église.

Bien lire à haute voix n'est pas chose facile ; plus difficile encore est-il de bien lire un discours où l'esprit, le cœur et la conscience des auditeurs doivent être à la fois réveillés. Qu'on m'enseigne les mathématiques avec une voix criarde ou sonore, n'importe ; pourvu qu'on soit clair, cela suffit ; mais qu'on me lise un discours religieux avec hâte, et l'effet en est perdu.

Ce n'est pas seulement l'articulation distincte et mesurée des mots que réclame une telle lecture, c'est encore l'intelligence du sujet ; je dirai plus : c'est une communauté de sentiment avec l'auteur qu'on lit. Les mêmes paroles prononcées sur deux tons différents ont quelquefois deux sens opposés. Des paroles chrétiennes peuvent même devenir inintelligibles en passant par une bouche

◇
 incrédule. Cette assertion paraîtrait peut-être étrange aux gens du monde, mais elle sera comprise des hommes de foi.

Sans aller si loin, voyez comme le gros du public attache de l'importance à la manière, au ton avec lesquels un sermon est prononcé en chaire. Comme le déclamateur est vite reconnu, malgré sa belle voix et son geste gracieux ; et comme dès lors l'édification de l'auditoire est compromise, pour ne pas dire complètement empêchée. D'autre part, qu'un homme simple, mais profondément convaincu, vienne vous parler du cœur, avec une voix faible ; comme au contraire vous tendez l'oreille, buvez ses paroles, et finalement, recevez du bien dans votre âme !

Trois conditions sont donc requises pour que la lecture d'un discours chrétien produise les effets désirés :

1. qu'il soit lu d'une manière distincte et modérée ;
2. qu'il soit bien compris par le lecteur lui-même ;
3. enfin que ce lecteur soit dans le sentiment qui a dicté le discours à l'auteur.

Pour atteindre ce triple résultat, nous conseillons un moyen unique, c'est que le lecteur, avant de lire un de ces discours devant son public, le lise d'abord pour lui-même en particulier. Par cette préparation de la veille, il en saisira mieux le sens et le sentiment, et dès lors il pourra mieux les transmettre à ses auditeurs du lendemain.

Si nous ne donnons pas un second conseil, c'est qu'il est sous-entendu. Le lecteur, comme le prédicateur, éprouvera sans doute



le besoin de se préparer à l'accomplissement de sa tâche par le recueillement et la prière ; il sentira de même qu'il y aurait un contraste pénible entre un train de vie habituellement léger et l'heure sérieuse d'une lecture chrétienne ; il comprendra qu'il remplit à sa manière un sacerdoce, et que le salut d'âmes immortelles est intéressé à sa simple lecture. S'il en est ainsi, ce lecteur sera le premier auditeur de ces discours, comme il en recevra le plus de bien.



1.

Pour le premier jour de l'année

Prière de Moïse, homme de Dieu.

Seigneur, tu nous as été une retraite d'âge en âge !

Avant que les montagnes fussent nées,

Et que tu eusses formé la terre, la terre habitable,

D'éternité en éternité, tu es le Dieu fort.

Tu réduis l'homme mortel en poussière,

Et tu dis : Fils d'hommes, retournez !

Car mille ans sont à tes yeux

Comme le jour d'hier, quand il n'est plus,

Et comme une veille dans la nuit.

Tu les emportes comme par un torrent, ils sont un songe ;

Au matin, ils se renouvellent comme l'herbe ;

Au matin, elle fleurit et se renouvelle ;

Le soir, on la coupe, et elle sèche.

Car nous sommes consumés par ta colère,

Épouvantés par ton courroux.

Tu as mis devant toi nos iniquités
 Et devant la lumière de ta face nos fautes cachées.
 Car tous nos jours s'en vont par ton courroux,
 Et nous exhalons nos années comme un souffle.
 Les jours de nos années : c'est soixante-dix ans,
 Et pour les plus robustes, quatre-vingts ans,
 Et ce qui en fait l'orgueil n'est que tourment et vanité,
 Car il s'en va soudain, et nous nous envolons.
 Qui prend garde à la force de ta colère
 Et à ton courroux, selon la crainte qui t'est due ?
 Enseigne-nous si bien à compter nos jours,
 Que nous en ayons un cœur sage !
 Reviens, ô Éternel ! Jusques à quand... ?
 Et repens-toi en faveur de tes serviteurs !
 Rassasie-nous dès le matin de ta bonté,
 Et nous chanterons d'allégresse ;
 Nous nous réjouirons tout le long de nos jours.
 Réjouis-nous à proportion des jours que tu nous as affligés
 Et des années où nous avons connu le malheur.
 Que ton œuvre apparaisse en faveur de tes serviteurs
 Et ta gloire sur leurs fils,
 Et que la bienveillance du Seigneur notre Dieu soit sur nous !
 Affermis pour nous l'œuvre de nos mains,
 Oui, affermis l'œuvre de nos mains !

(Psaume 90)

Une année vient de finir. – Une nouvelle année commence.

Sous laquelle de ces deux formes s'est présentée ces jours derniers à votre esprit ce passage du 31 décembre au premier janvier ?
 Si je connaissais votre âge, je pourrais faire votre réponse. Jeune,

◇
 et dès lors chargé d'espérances et de projets, vous dites : « Une nouvelle année commence. » Vieilli, et dès lors oppressé de regrets et de craintes, vous murmurez : « Une année vient de finir. »

Cette tristesse attachée à la fuite du temps ne tient donc pas à la tournure de tel esprit ; elle naît chez tous avec l'âge ; elle arrivera pour les jeunes gens d'aujourd'hui comme elle est venue pour les hommes mûrs, jeunes gens d'autrefois. Ces joies et ces tristesses sont deux expériences à faire avec les années : ceux qui parcourent maintenant la seconde ont jadis traversé la première ; ceux qui traversent encore la première parcourront la seconde, si du moins, hélas ! ils vieillissent à leur tour ! Aujourd'hui heureux d'un nouveau pas fait dans la vie, plus tard ils en gémiront ; après avoir souri d'espérance, ils pleureront de déception ; et même, pour eux comme pour d'autres, à la suite des jouissances s'attacheront les dégoûts. Ne nous y trompons donc pas : quelles que soient notre jeunesse et nos pensées joyeuses dans ce moment, un jour vient où le timbre qui sonne une nouvelle année nous fera pleurer ou gémir.

Ce fait est général ; il ressort de notre nature ; il a été voulu par notre Créateur. Nous aurions donc tort de résister aux impressions tristes et sérieuses qui chaque année reviendront plus tristes et plus sérieuses. Les fuir ne serait pas en arracher les amères racines, mais en perdre les doux fruits. Cherchons plutôt les sources de cette tristesse ; peut-être en les découvrant parviendrons-nous à les tarir.

Le jeune homme, la jeune fille sont joyeux à la pensée d'une année ajoutée à leur âge, parce qu'ils espèrent beaucoup de cette vie. Ils marchent vers le jour où ils comptent dire à ce monde,

◇
 comme l'Enfant prodigue à son Père : « Donne-moi la part des biens qui doit me revenir ; ma part de fortune, ma part de liberté, ma part d'influence, ma part de plaisir. » L'enfance leur semble une prison, et ils s'estiment heureux de voir s'avancer leur temps de réclusion !

D'où vient donc que ce jeune homme, cette jeune fille, vingt ans plus tard, s'attristent à la pensée qu'ils ont un an de plus ? C'est évidemment que ces vingt ans de vie ne leur ont pas tenu ce qu'ils avaient promis. A leurs premiers mécomptes, ces jeunes gens ont cru que la réalisation de leurs espérances n'était que retardée ; ensuite ils se sont dit qu'elle n'avait fait que changer de nature ; plus tard, ils ont reconnu qu'il fallait en attendre moins de bonheur ; et enfin ils en sont venus à confesser qu'ils avaient été complètement trompés dans leur attente. Aussi, vieillis d'âge et d'expérience, sont-ils aujourd'hui sans illusion et presque sans espoir pour l'avenir. Telle est la première cause de notre tristesse au commencement d'une nouvelle année.

Mais n'allons pas plus loin sans adresser quelques mots à ceux qui, tout en convenant de cette vérité pour nous, jeunes gens de jadis, ne veulent pas se l'appliquer à eux, jeunes gens d'aujourd'hui ; à ceux qui pensent que leurs pères ont été moins habiles qu'ils ne le seront eux-mêmes pour trouver le bonheur, illusion que nous comprenons d'autant mieux que nous aussi nous l'avons partagée.

Jeunes amis, vous croyez que la vie tiendra pour vous les promesses qu'elle n'a pas tenues pour nous ; mais voyez : nous aussi l'avions cru comme vous, et maintenant cette vie expérimentée par nous met à nu notre erreur. Quand nos pères nous disaient ce que

◇ nous vous disons, nous ne voulions pas les croire, comme ils nous assuraient aussi n'avoir pas voulu croire leurs pères leur tenant le même langage ; en sorte que, remontant de génération en génération, nous mettons en présence de vos espérances uniques une longue chaîne de déceptions. Croyez-vous donc encore découvrir autre chose que ce qu'ont trouvé tous les âges depuis Salomon, s'écriant : « Tout n'est que vanité ; » depuis Jacob, disant : « Nos jours ont été courts et mauvais ? » Oh ! mes amis, confiez-vous à l'expérience des siècles : vos espérances ne sont pas des nouveautés ; nous les avons eues ; elles nous ont trompés, elles vous tromperont. Nous avons sur vous l'avantage d'avoir traversé votre âge, et vous n'avez pas traversé le nôtre. Croyez-nous : la vie est une menteuse qui abuse de votre crédulité ; et plus tard, vous aussi serez tristes au commencement d'une nouvelle année.

Sans doute la déception est pénible ; mais elle ne suffit pas à nous expliquer la tristesse profonde de l'homme mûr avançant encore en âge ; car, après tout, si nos mécomptes étaient notre unique cause de larmes, nous pourrions nous consoler et accepter joyeusement une vie donnant moins, mais enfin donnant quelque chose. Pourquoi donc sommes-nous plus tristes que cette déception ne semble le justifier ? C'est qu'à la suite des déceptions de la vie vient inévitablement la pensée de la mort. La vie est peu de chose, cette découverte est pénible à faire ; mais bientôt cette vie ne sera rien : il faudra mourir ! et voilà ce qui assombrit encore des pensées déjà sombres. Celui qui reconnaît chaque année que l'attente de l'année précédente était vaine peut encore se persuader que celle de l'année suivante ne le sera pas, et ainsi d'année en année conserver

◇

ses vieilles illusions en les rafraîchissant. Mais quant à l'approche de la mort, il ne saurait en être ainsi. Le plus obstiné est bien obligé en vieillissant de reconnaître que sa fin est chaque jour plus probable, chaque jour plus prochaine, et que, quelque habile, quelque robuste qu'il soit, il y faudra venir. Cette pensée devient pour lui toujours plus présente, plus vive, plus vraie, ou du moins d'une plus éclatante vérité.

« J'avance vers la mort. » Comment cette pensée n'attristerait-elle pas la vie ? Sur le petit nombre d'années qu'il me reste, une vient d'être retranchée ; encore quelques renouvellements semblables, et puis moi, moi qui parle, moi qui écoute, moi, moi, non pas un autre, mais moi je mourrai ! On m'enveloppera d'un drap mortuaire, on déposera mon corps dans une bière, et mon corps et ma bière seront portés au cimetière voisin. » Voilà non pas du probable, mais du certain. Et tout cela s'approche, tout cela n'est qu'à deux pas. Oh ! comment ne pas s'effrayer à de telles réflexions, et comment fuir de telles réflexions quand une nouvelle année commence ?

Mais est-ce bien là tout ? Aucune autre cause de tristesse ne vient-elle se mêler aux premières ? Hélas ! nous le voudrions croire, mais nous ne le pouvons pas. Il y a sur le lit de mort de ces terreurs, de ces larmes, de ces regrets, disons-le, de ces remords que l'attente du néant ne peut pas expliquer. Sans aller épier le lit d'un moribond, je découvre dans la vie des hommes en santé de ces traits qui décèlent un esprit occupé d'autres craintes. Et si vous me parliez du calme de tel incrédule ou même de ses mépris et de ses attaques contre toute foi religieuse, je trouverais là même de nouveaux

◇ indices que cet homme redoute un sort pire que la mort. Voyez quelle antipathie il manifeste au seul nom de Dieu ! quelle vivacité quand on lui parle de jugement ! quelle moquerie haineuse quand on l'entretient d'un avenir ! Pourquoi se soulever si violemment contre ce qui, selon lui, n'existe pas ? Pourquoi maudire un Dieu qu'il nie ? Pourquoi blasphémer une religion qu'à son avis il faut conserver, sinon pour lui, du moins pour les autres ? Ah ! c'est qu'au fond de cet homme est une conscience plus forte que sa volonté, lui criant qu'il existe un maître dans le ciel et du péché dans son cœur.

Oui, pour l'incrédule comme pour le croyant, voilà la dernière et la plus puissante des causes qui l'attristent en avançant dans la vie. Il a fait le mal ; il ne veut pas se l'avouer, et ce mal accompli, semblable à la flamme qu'on repousse sur un point, se fait jour sur un autre ; ou si, comme la flamme encore, on lui ferme toute issue, ce mal consume cet homme à l'intérieur. Il y a incendie dans sa maison, bien que les portes et les fenêtres soient fermées. Ne soyez donc pas étonnés s'il souffre ; attendez-vous bien plutôt à voir avec ses années s'accroître ses souffrances.

En effet le péché s'accumule dans sa vie, et chaque jour ses souvenirs plus nombreux deviennent plus poignants. Ajoutez, à ce nombre toujours croissant, la lucidité de vue que donne l'approche de la mort ; cette conscience qui reprend d'autant plus de ressort que les passions affaiblies par l'âge pèsent moins sur elle ; et vous comprendrez alors que l'homme réfléchi s'inquiète en faisant un compte toujours plus long de ses jours et de ses péchés.